

Un épi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **54 (1925)**

Heft 9

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1041039>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

du naturel, il faut reconnaître que ce film est inférieur à beaucoup d'autres, qui ont eu à lutter avec des difficultés aussi grandes : les billes de sapin dévalant à la moindre chiquenaude, manquant toujours leur but qui aurait dû être d'écraser les ennemis ; les montures que le cavalier lui-même guidait bonnement dans le lac par un sentier à demi dissimulé, la menace inoffensive des hallebardes agitées pour effrayer les chevaux ; tout cela donnait à la réalité qui fut terrible et héroïque, un aspect franchement ridicule.

Que conclure ? A la faillite du cinéma, comme moyen d'éducation ? Ce serait aller trop loin. Disons simplement que, pour faire œuvre éducatrice, il ne faut pas avoir pour but premier de plaire au gros public, de s'abaisser à son niveau ; il faut, pour vouloir « élever » les autres, s'élever soi-même au-dessus du médiocre, avoir une notion claire et exacte de ce qu'exige une éducation véritable et sacrifier sans pitié tout ce qui peut y apporter quelque obstacle. De telles œuvres pourront ne pas attirer les masses, ne pas rapporter beaucoup d'argent ; seules cependant elles pourront être appelées éducatrices.

J.-F. M.



UN ÉPI

C'est un épi glané dans l'autobiographie de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus. Il n'est sans doute pas de lecteur du *Bulletin pédagogique* qui ne connaisse l'histoire de la petite Carmélite ou du moins quelques traits de sa vie. Ce qu'on ignore, c'est sa pédagogie pleine de bon sens et sa fine psychologie. Elle a été maîtresse des novices déjà bien jeune, puisqu'elle est morte à 24 ans. Mais, avant d'être religieuse, encore fillette, elle était éducatrice. Voici l'épi :

« Vers cette époque, raconte-t-elle, il me fut donné de voir de près des âmes d'enfants. Voici dans quelle circonstance : pendant la maladie d'une pauvre mère de famille, je m'occupai beaucoup de ses deux petites filles, dont l'aînée n'avait que six ans. C'était un vrai plaisir pour moi de voir avec quelle candeur elles ajoutaient foi à tout ce que je leur disais. Il faut que le saint baptême dépose dans les âmes un germe bien profond de vertus théologiques, puisque, *dès l'enfance*, l'espoir des biens futurs suffit pour faire accepter des sacrifices.

« Lorsque je voulais voir mes deux petites filles bien conciliantes entre elles, *au lieu de leur promettre des jouets et des bonbons*, je leur parlais des récompenses éternelles que le petit Jésus donnera aux enfants sages. L'aînée, dont la raison commençait à se développer, me regardait avec une expression de vive joie, et me faisait mille questions charmantes sur Jésus et son beau ciel. Elle me promettait ensuite avec enthousiasme de toujours céder à sa petite sœur, ajoutant que, jamais de sa vie, elle n'oublierait les leçons de « la grande demoiselle » ; c'est ainsi qu'elle m'appelait.

« Considérant ces âmes innocentes, je les comparais à une cire molle sur laquelle on peut graver toute empreinte, celle du mal, hélas ! comme celle du bien et je compris la parole de Jésus : « Qu'il vaudrait mieux être jeté au fond

de la mer que de scandaliser un de ces petits enfants. » *Ah! que d'âmes arriveraient à une haute sainteté, si, dès le principe, elles étaient bien dirigées!* »

Peut-on mieux dire ? Cette enfant de quatorze à quinze ans ne comprenait-elle pas mieux l'éducation que la plupart des parents de tous les temps et surtout des temps « modernes » ?

L'obéissance basée sur la crainte et l'amour de Dieu est la seule vraie, la seule bonne, la seule méritoire. C'est l'acceptation du devoir, donc la seule durable.

Une obéissance de contrainte ne durera que tant que subsistera la contrainte. C'est l'obéissance des forçats. On ne peut l'employer qu'avec les rebelles.

Mais qu'est-ce que l'obéissance, de nos jours ? La religion seule en fait un précepte. Sans la religion, on ne comprendrait bientôt plus la signification du mot « obéissance » et les dictionnaires futurs en parleraient comme d'un archaïsme. Quand on veut faire fi du Décalogue, on arrive fatalement à cette conclusion blasphématoire : « Ni Dieu ni maître ». C'est l'anarchie, du haut en bas de l'échelle.

L'obéissance doit être exigée dès le premier âge et l'enfant doit en comprendre les motifs le plus tôt possible.

S'il nous était donné de pénétrer dans les maisons et de visiter les familles, nous serions bien quelquefois satisfaits, même édifiés, sur la manière dont on fait obéir les enfants ; mais aussi, combien souvent déçus ! On dirait que, comme chaque maison porte un numéro différent de bâtiment, chaque famille porte aussi un numéro différent d'éducation.

Mon intention n'est pas, aujourd'hui, de parler des parents chrétiens qui connaissent et remplissent leur devoir. Il y en a encore.

Je ne parlerai pas non plus des parents qui élèvent leurs enfants sans ou quasi sans religion. On sait ce que sont et ce que deviennent de telles familles : une ruine morale, un élément de désorganisation pour la nation.

Est-il besoin de parler ici de ces familles où se donne l'exemple du vice, où l'on enseigne le mensonge et le vol ? Méritent-elles le nom de familles, ces pépinières du bague et des pénitenciers ?

Je ne dirai rien non plus des maisons où l'on critique le prêtre, l'instituteur, toutes les autorités. Là, les parents sont en train de substituer la désobéissance à l'obéissance et de saper leur propre autorité. Ce sont des aveugles dangereux.

Mon intention est de dire un mot des parents, non pas qui veulent, mais qui *voudraient* faire obéir leurs enfants. C'est pitoyable.

Il ne leur vient naturellement pas en tête d'employer la méthode recommandée par la religion, la méthode employée par Sœur Thérèse. Ils ont trop oublié leur catéchisme pour cela ou bien ils ne l'ont jamais su. Exiger une obéissance prompte, c'est inconnu. Punir, ce n'est plus de mode, c'est trop vieux jeu, ce n'est pas « moderne ».

Alors, comment s'y prend-on ? Ici, c'est des « Veux-tu ? » — « Attends ! » — « Tu vas voir ! » — « Je m'en vais te donner ! » — « Je veux prendre la verge, gare au... », etc., phrases répétées du matin au soir, mais qui ne sont que des mots. Le mioche ne les entend plus : il est habitué à ce refrain, comme le meunier au tic-tac du moulin, comme le scieur au bruit de la scie. Est-ce comique ?

Ailleurs, on a choisi un autre refrain, sur un ton moins criard, plutôt en sourdine : « Voici le ramoneur ! » — « Gare au loup. » — « Le méchant homme va passer. » — « Faut-il appeler le Père Fouettard ? » — « Le gendarme te prendra. » — « L'homme noir vient. » La maman fait même semblant quelquefois d'ouvrir une porte donnant sur un couloir ou une chambrette un peu sombre et d'appeler : « Homme noir, venez vite, Mimi n'est pas sage. » Peut-on être plus ridicule ?

Et le résultat ? La première fois, peut-être une deuxième fois, Mimi fait de gros yeux ronds ; il est un peu effrayé : il ne sait pas si l'homme noir va venir. Mais après ? Après, le moutard sait à quoi s'en tenir : il rit, il se moque de tout cela. Il y a cependant un résultat, un résultat qui n'est pas bon : le petit a remarqué qu'on lui conte des blagues, qu'on fait des accroc à la vérité, et un accroc restera. Lequel ? Un accroc à la confiance qu'il devrait avoir en la parole de ses parents.

Plus loin, les parents savent user d'autorité et punir ; mais hélas ! trop quand il ne faudrait pas et pas assez quand il faudrait. L'enfant a-t-il renversé une tasse de café ?... Une gifle ! A-t-il brisé par mégarde une assiette ?... Une bonne fouettée ! etc. Mais commet-il une faute morale ?... Pas de punition, peut-être une réprimande insuffisante, une observation anodine ou même rien du tout. On se taira sur un mensonge, on rira d'une tromperie, on admirera une fourberie. « Le nôtre est rusé ; ça va donner un malin ! »

Ce sera un malin, en effet, pour tromper le prochain ; ce sera une mauvaise conscience de plus. Corrigé à temps, il serait devenu un brave homme.

Continuons notre tournée. Ici, le petit est si mignon ! Il ne sait pas encore parler, mais il a déjà ses caprices. On les satisfait tous. Il devient de plus en plus exigeant. S'il y a velléité de refus, il trépigne, il crie, il devient furibond. Habitué à tout obtenir, il croit qu'il est dans l'ordre naturel des choses de ce monde qu'à sa volonté tout doit céder. Obéir ! Il ne comprend pas ce mot. Ses idolâtres parents prétendent même qu'il n'est pas désobéissant. En effet, pour ne pas lui donner l'occasion de l'être, ce sont eux qui lui obéissent. Si quelque proche ou ami hasarde parfois une observation, ils allèguent cette excuse : « On n'a que celui-là, on peut bien lui accorder quelque chose. » C'est lamentable.

Que deviendra cet enfant ? Un égoïste, un ingrat envers ses parents, un être détestable dans le monde.

Tout petit déjà, l'enfant doit obéir. Il doit sentir qu'il n'est pas un maître. Dès qu'il est en âge de saisir, on doit lui apprendre qu'il y a un Dieu, pourquoi nous devons l'aimer et qu'il faut observer sa loi. Cette éducation se fait progressivement, à mesure que la raison se développe.

C'est là aimer l'enfant, car l'aimer véritablement, ce n'est pas le gâter, mais vouloir son vrai bonheur.

Une bonne éducation vaut plus qu'un bel héritage.

Si tous les parents comprenaient l'influence d'une bonne éducation chrétienne, il y aurait combien plus de bonheur dans les familles et combien moins d'éléments vicieux dans la société !

L'ERMITE DU TOTENWALD.

A Messieurs les Membres des Commissions scolaires et du Corps enseignant fribourgeois

Lorsque les vacances d'été approchent et, avec elles, la période des traditionnelles promenades annuelles, bien des maîtres sont embarrassés quant au but de la course à entreprendre. Pour qu'une promenade scolaire réussisse parfaitement, il faut qu'elle intéresse et instruisse tous ceux qui y participent, sans que les bourses enfantines soient mises à trop forte contribution.